

Hubert Hervé

Un dernier bruissement d'ailes



ROMAN

ÉDITIONS
MANÉ
HUILY

Un dernier bruissement d'ailes

« Mardi à Locmariaquer, c'est jour de marché. Les commerçants ont installé leurs étals devant la mer, au cœur de la petite ville et tout au long des quelques rues qui entourent les restaurants et maisons du port.

— Monsieur, Monsieur! Ça ne va pas? Monsieur!
Les cris de la marchande de légumes font se retourner les badauds vers l'homme allongé devant l'éventaire. »

Un vélo a foncé sur Robert Tascon et l'a renversé. L'ancien président de cours d'assises ne se relèvera pas. Une piqûre mortelle l'a terrassé.

Au fil des pages, la personnalité de cet homme autoritaire et secret se dessine. Rattrapé par son passé, qu'a-t-il fait pour mériter cette mort brutale ?

Hubert Hervé est l'auteur d'une dizaine de romans policiers dont *Les cassures infantiles* et *In nomine patris*. Il partage aujourd'hui sa vie entre Rennes et les rivages du golfe du Morbihan, qui inspirent ses ouvrages.

Éditions Mané Huily
www.editionsmanehuil.com

19 €
ISBN 979-10-96468-50-8



9 791096 468508

Un dernier bruissement d'ailes

DU MÊME AUTEUR
aux éditions Mané Huily

Émile Lacontelli :

LES CASSURES INFANTILES, 2012

IN NOMINE PATRIS, 2013

LA SOUILLURE DE L'HERMINE, 2014

LA CHIMÈRE, 2015

LES ÉGARÉES, 2016

CETTE VIE QUI DURE L'ESPACE D'UN CRI, 2017, 2020

LE RETOUR DES MARIE MORGANE, 2018

UN RAI DE SOLEIL SUR LE FLOT GLACÉ, 2019

Récit :

CONDAMNÉ AU SECRET, 2016

Chroniques ordinaires de la vie rennaise :

OSCAR, 2014

CLAIRE, 2019

Hubert Hervé

Un dernier bruissement d'ailes

Roman

Éditions Mané Huily

© Éditions Mané Huily, 2020.

À Christine et Sarah

*Comment accepter l'idée de torture
au nom d'une civilisation fondée sur
l'histoire d'un crucifié ?*

Jean-Michel Buther - La Divine confession

J'aurais voulu que le mot torture n'existe jamais

Olivier Coyette - Les Anciens

Lundi 11 mai 2020

Enfin, la fenêtre s'est entrouverte: il peut mettre le nez dehors sans avoir à remplir cette fichue déclaration et pour plus d'une heure. Le soleil inonde la grève. Il marche d'un pas rapide comme s'il fuyait. Il a le sentiment de s'extraire d'une gangue, de se dérober à une prison, de tourner une page noircie chargée de larmes. Le stress allait-il enfin se dissiper? À l'image de cette splendeur lumineuse et chaude, ses jours deviendront-ils sereins et rieurs? Il peine à y croire mais son père le lui dit souvent: «Si la vie te fait la gueule, réponds-lui par un sourire.» Depuis ce matin il a envie de forcer le destin. Une femme est assise sur le banc du chemin côtier. Elle est vêtue d'un chemisier fin blanc et d'un pantalon de toile vert amande. Elle consulte son smartphone, ses cheveux, ceints d'un bandeau de la même teinte que le pantalon, entourent son visage d'une auréole d'or. Alors qu'il arrive à sa hauteur, elle lève la tête de son écran et lui adresse un sourire lumineux. Quelques légères lignes à la commissure des lèvres et de fines pattes d'oie n'altèrent en rien la beauté de son visage. Il lui rend son sourire.

– Bonjour.

– On se sent libre, enfin!

– J’ai l’impression de quitter ma geôle.

Sa voix est chaleureuse, comme son sourire. Son regard bleu l’observe avec bienveillance et douceur comme l’air du temps de ce début d’après-midi: d’un coup, le “chien noir” qui lui mordait l’âme s’évanouit.

*

Mardi 21 juillet 2020

Honorine Poincaré a des principes: pas question de répondre au téléphone quand elle conduit; d’ailleurs, c’est interdit. En tant que sous-officier de la gendarmerie, elle se doit de respecter le Code de la route, non? se dit-elle tout en saisissant son portable sur le siège passager car elle a lu l’écran lumineux: Émile. C’est son chef qui appelle. Elle n’a pas de fonction téléphone mains libres, dans sa voiture personnelle: une 2CV Charleston de 1983 achetée au début de l’été à une vente aux enchères sur internet. Elle en avait envie depuis si longtemps. C’est son seul luxe. Carine l’avait accompagnée aux Pays-Bas, près de Harlem, pour prendre possession de la vénérable Citroën, parfaitement restaurée.

– Émile! Je suis au volant. Je te rappelle dès que j’ai trouvé un endroit pour m’arrêter.

– Où es-tu ?

– À quelques kilomètres de Carnac. Je vais à la plage. Je ne suis pas de service, aujourd’hui. Mais je te rappelle dans un instant...

– Non, écoute...

– Je suis au volant, Émile! Je n’ai...

– Écoute, c’est important. Fais demi-tour et prends la direction de Locmariaquer. Tu récupéreras ta RTT, plus tard. C’est très urgent. Je ne peux pas y aller moi-même et Carine ne rentre de vacances que jeudi.

Tout en écoutant son chef, elle cherche désespérément un lieu pour stationner. Pas de chemin, ni d’entrée de champ où s’arrêter en urgence. Elle a ralenti, malgré elle, et des klaxons impatients se font entendre à l’arrière. Elle croise une file de voitures qui interdit tout dépassement. Le concert d’avertisseurs s’amplifie. Un type au volant d’un gros break, toutes vitres ouvertes, la main collée à l’oreille lui signifie qu’elle ne doit pas téléphoner. Émile continue à lui parler.

– Je veux que tu te rendes chez Monsieur Tascon, 76 rue des Goémoniers. C’est une grande maison face à la mer, un peu à l’écart du centre.

– Où ?

– À Locmariaquer, je viens de te le dire.

– Écoute, Émile, je n’aime pas téléphoner en conduisant. Je te rappelle.

– Je n’ai pas le temps de t’attendre Honorine! C’est urgent et je dois partir tout de suite à Vannes. Alors, écoute-moi!

Elle accélère, la 2CV prend un peu de vitesse dans un rugissement métallique insupportable, elle lâche le téléphone pour passer la troisième. Le portable tombe sur le plancher. Elle se baisse pour essayer de le reprendre. Derrière, les klaxons sont encore plus insistants. Elle touche l’appareil du bout des doigts au moment où une secousse

brutale lui fait prendre conscience que la roue avant droite mord le bas-côté. Elle redresse la trajectoire, un peu trop brutalement. La voiture se déporte sur la gauche alors qu'un cabriolet rouge la double, moteur vrombissant. Honorine, affolée, freine brusquement. Le conducteur du cabriolet, surpris, ne peut éviter de heurter le pare-chocs arrière gauche de la Citroën qui est projetée vers la droite. Malgré la ceinture, Honorine heurte violemment le volant dépourvu d'airbag et ressent une douleur au sternum que n'apaise en rien le cri d'orfraie qu'elle pousse en se sentant propulsée dans son véhicule vers le bas-côté.

Les ajoncs ont amorti le choc. La 2CV s'est enfin immobilisée et le cœur battant à tout rompre, Honorine sort péniblement de son auto, une main sur la poitrine, l'autre refermée sur son smartphone récupéré sur le plancher. Une voix sort de l'appareil qu'elle porte à son oreille :

– Honorine, Honorine! Qu'est-il arrivé? Honorine! Tu m'entends?

– Oui, je t'entends! Putain, Émile, tu as cassé ma voiture!

*

Mardi à Locmariaquer, c'est jour de marché. Les commerçants ont installé leurs étals devant la mer, au cœur de la petite ville et tout au long des quelques rues qui entourent les restaurants et maisons du port. Cette année, à la mi-juillet, la saison touristique démarre fort.

Des vacanciers s'attroupent devant les étalages de fringues d'été, de spécialités du terroir et de produits estampillés Bretagne folklore. À 10 heures, le thermomètre frise les trente degrés et tous recherchent l'ombre des parasols des éventaires ou des terrasses de bistrots. Beaucoup portent un masque malgré la chaleur. La pandémie du printemps a ancré de nouveaux réflexes. Près de trois mois de confinement, où rues et places n'ont connu que le passage rapide d'ombres furtives, ont développé l'appétence pour les rassemblements humains. C'est marée haute, les canots à moteur et annexes s'animent autour des corps-morts et entre les pontons sous le regard de quelques estivants rêveurs. Le fond sonore est assuré par un ballet aérien de goélands et de mouettes impatientes de nettoyer la place. Des voitures roulent au pas. Dans cette foule bigarrée, des vélos slaloment entre les marcheurs et les groupes qui stationnent dans le passage, indifférents à ce qui se passe autour d'eux.

– Monsieur, Monsieur ! Ça ne va pas ? Monsieur !

La marchande de légumes contourne son étalage précipitamment. Ses cris font se retourner les badauds vers cet homme vêtu d'un tee-shirt bleu et d'un pantalon de toile rouge allongé devant l'étal.

– Il a été bousculé par un vélo alors qu'il m'achetait des tomates.

L'homme est couché sur le dos, le bras droit le long du corps, le gauche tient encore un moïse en osier d'où se sont répandus sur le sol quelques courgettes, concombres et tomates ainsi qu'une motte de beurre enveloppée dans du papier sulfurisé blanc. Il ne bouge plus. Ses yeux noirs,

laiteux, comme recouverts d'une fine pellicule opaline, fixent le néant.

– Il est mort, dit une voix grave d'homme.

– Il faut appeler un médecin.

– Je suis médecin...

Une femme d'une trentaine d'années en short rouge et chemisier blanc s'approche et se baisse vers l'homme couché. Elle lui prend le pouls...

– Il est décédé. Il n'y a plus rien à faire. Appelez les pompiers.

Tous s'écartent en silence, le large cercle ainsi formé autour du gisant appelant à la déférence due aux défunts.

*

La dépanneuse a chargé la 2CV sur le plateau. Émile est arrivé et s'impatiente alors qu'Honorine ne peut quitter des yeux la manœuvre.

– Il est temps d'y aller!

– Oui, j'arrive. Ça me fait mal au cœur, une voiture neuve...

– Neuve! Elle a au moins quarante ans ta bagnole.

– Entièrement restaurée, je veux dire. Elle tournait comme une horloge.

– Oui, ben, on va le réparer ton coucou suisse. Allons-y.

– Il l'entraîne vers sa voiture. – Nous sommes attendus à Locmariaquer. J'ai annulé deux rendez-vous pour t'y accompagner.

Ils montent dans la voiture d'Émile qui démarre aussitôt, laissant le groupe de curieux et dépassant, fort

de son avertisseur sonore officiel, le flot de voitures roulant au pas.

— Il est venu à la gendarmerie hier soir, vers 17 heures 30. Il a demandé à me voir. Par chance, j'étais dans mon bureau. Je ne saurais pas dire s'il était inquiet. En tout cas, il ne le montrait pas. Il avait reçu une lettre de menaces anonyme qu'il m'a laissée en disant de faire le nécessaire pour retrouver ce "gugusse". Je trouve cela très inquiétant. Il a été juge au tribunal de grande instance de Nanterre durant près de vingt ans et à ce titre, il a prononcé de nombreuses lourdes inculpations. Il s'étonne que ces menaces lui parviennent aujourd'hui dans sa résidence de Locmariaquer qu'il habite depuis vingt-deux ans, depuis qu'il a pris sa retraite.

— Il vit seul ?

— Non, il a évoqué sa femme Sylviane. Il a perdu une première épouse il y a plus de trente ans et s'est remarié. Sa fille vient régulièrement passer des vacances chez lui. Elle a une quarantaine d'années et elle est célibataire.

— Comment peut-on vivre à l'année à Locmariaquer ?

— Pourquoi ? Mes parents s'y plaisent beaucoup, surtout l'hiver. La lettre annonce un acte imminent. C'est pourquoi je pense qu'il faut lui rendre visite sans tarder et tenter d'en apprendre un peu plus.

— Tu as la lettre avec toi ?

— Dans ma serviette noire, sur la banquette arrière, dans une chemise rouge...

Ils traversent la Trinité-sur-Mer au pas. Une foule compacte se presse sur les trottoirs au long des devantures et sur le quai du port de plaisance.

– En effet! – Honorine lit attentivement les deux feuillets reçus par l’ancien juge. – C’est inquié...

Le téléphone du capitaine, posé près du levier de vitesse s’est mis à sonner.

– Veux-tu que je réponde? demande Honorine.

Il lâche le volant de la main droite et porte l’appareil à sa tempe.

– Mais c’est interdit!

– Vu la vitesse à laquelle nous roulons! Capitaine Lacontelli, je vous écoute.

Il actionne le haut-parleur du téléphone portable.

– ... Il était environ 13 heures. Il a été transporté à l’hôpital d’Auray, mais c’était déjà trop tard.

– Nous avons rendez-vous. Je lui ai dit ce matin que moi ou Honorine passerions cet après-midi.

– C’est vrai, Émile, – la voix de Joëlle Le Tanter est ironique – il aurait pu vous attendre avant de mourir!

Le regard noir, il coupe la communication.

– Alors?

– Robert Tascon, avec qui nous avons rendez-vous, est mort. Il est tombé subitement en faisant ses courses. Elle l’a appris par hasard, son copain est pompier, c’est lui qui est allé chercher le corps et comme elle s’est souvenue l’avoir introduit dans mon bureau hier, elle m’a prévenu.

– Bon réflexe.

– C’est vrai. Mais elle pourrait garder ses commentaires pour elle, comme toujours.

– La lettre est explicite, c’est une menace de mort.

– Elle est anonyme et tapée sur traitement de texte: difficile à identifier.

Sortis des embouteillages ils traversent maintenant le pont de Kérisper. Honorine contemple la rivière de Crach, les chantiers ostréicoles, l'île Cuhan, la petite route bordée de pins maritimes qui longe la mer.

– Pourquoi envoyer une telle lettre alors qu'il l'a tué si rapidement ?

– Pour l'effrayer, le faire souffrir...

– Il devait lui en vouloir terriblement, au juge Tascon.

*

Elle descend de bicyclette, pousse un battant du portail de fer forgé qui grince sur ses gongs. Elle entre sur le terrain planté de cèdres et de pins sylvestres. L'herbe est rare, ce qu'il reste de pelouse est recouvert d'aiguilles. Elle appuie maintenant son vélo sur le pignon de la grande maison, passe sur le devant, face à la mer. Le petit jardin est sec et les rosiers souffrent terriblement : « Il pourrait arroser de temps en temps ! » Elle sort une clé de sa poche et ouvre la porte de verre. La cuisine est en désordre : « il n'a même pas fait la vaisselle ! » Le salon est sombre, elle ouvre les persiennes, aussitôt le soleil éclaire les vieux meubles de merisier rouge, les tapis persans et les marines antiques pendues aux murs recouverts d'une tapisserie fanée qui a perdu son ocre vif et élégant au profit d'un jaune sale. Ça sent l'encaustique, le tabac de cigare froid et le vieux cuir. Deux fauteuils fatigués encadrent une large table basse face à un immense écran plat dernière génération. Sur la table, un cendrier où est posé un havane à demi consommé, une bouteille d'Aberlour au trois-quarts pleine

près d'un verre vide: «Je vois qu'il a bien profité de la vie durant mon absence. Après tout, il a bien raison.» À ce moment, la sonnerie mozartienne d'un téléphone portable retentit. Elle attrape son appareil dans le fond de sa poche:

— Allô!

*

Garance Tascon s'apprête à téléphoner à son compagnon parti depuis deux jours pour une tournée des viticulteurs du Bordelais. Stéphane est négociant en vin pour une chaîne de supermarchés. Alors qu'elle appuie sur la touche de son appareil, celui-ci se met à sonner: non, ce n'est pas Stéphane, c'est un numéro inconnu.

— ...

— Oui, C'est moi.

— ...

— C'est mon père, oui.

*

À la morgue de l'hôpital d'Auray, Lacontelli et Honorine sont accueillis par un jeune médecin.

— Docteur Brannec. Vous venez pour Monsieur Tascon? Il n'a pas encore été examiné, il est arrivé il y a quelques minutes. J'attends le docteur Brouel, le légiste.

— Vous ignorez la cause de sa mort?

— Je pourrai vous le dire exactement quand nous l'aurons autopsié avec le docteur Brouel, dans quelques

heures. Un arrêt cardiaque, une rupture d'anévrisme? J'attends également son dossier médical.

– Nous pouvons le voir ?

Robert Tascon repose dans un sac mortuaire. À plus de quatre-vingts ans il a conservé une chevelure épaisse, encore foncée. Son visage a gardé un aspect serein. Aucune trace d'un stress quelconque.

*

– Stéphane, j'aurais tant aimé te parler directement plutôt qu'à ce foutu répondeur. Mais je comprends, tu dois être très pris, à courir de clients en clients. Je... Je suis très mal, Stéphane... Je viens d'apprendre la mort de mon père... Rappelle-moi, j'ai besoin de toi...

*

Sylviane d'Ars est assise depuis plusieurs minutes face à la table de la grande cuisine. Le téléphone posé devant elle, elle fixe la mer à travers la large fenêtre, sans véritablement la voir. Des tas d'images défilent dans sa tête: un vrai film. La mort est le point final d'une histoire entre deux êtres. Bien sûr, de nombreuses personnes composent la galerie de personnages de son film, mais le scénario leur appartient à eux seuls.

À cinquante ans, Robert était veuf. Un cancer du sein trop tard pris en charge, avait eu raison de Madeleine, sa femme. Garance avait cinq ans. Cela avait été difficile,

pour le père et l'enfant. Robert était alors juge au tribunal de Nanterre et habitait une maison à La Garenne Colombes. Une maison devenue trop grande pour un seul homme et sa petite fille. Il avait cherché un appartement plus proche de son bureau. Il n'était pas 14 heures quand il avait poussé la porte de l'agence. Elle était la seule négociatrice alors disponible. Les deux autres, Samuel et Jeanine finissaient de déjeuner avec Claude, le patron, Aux trois platanes, la brasserie rue de la mairie.

– Bonjour.

– Monsieur ?

Une grande stature : « plus d'un mètre quatre-vingts, avait-elle évalué. » Des yeux bleu ardoise, un visage large à l'autorité tempérée d'un très léger sourire, des cheveux blonds drus, tirant sur le gris aux tempes. Une voix grave, presque rauque, un ton direct :

– Je souhaite connaître votre offre en appartements.

– Bien sûr, quelle surface ? De combien de pièces ?

– Une centaine de mètres carrés. Une rue calme, dans le centre. Je vis seul avec ma petite fille et j'ai besoin d'un bureau. Trois chambres feraient l'affaire.

Elle l'avait fait asseoir et lui avait montré le catalogue.

– Le plus simple serait de prendre un rendez-vous pour visiter une sélection de trois ou quatre...

– Maintenant, c'est possible ?

– Je suis seule dans l'agence. Mes collègues ne devraient pas tarder.

Il avait acquiescé d'un large sourire.

– Je vais attendre. Celui-ci, près du parc, m'intéresse, celui-là également, avec la terrasse.

– Il dépasse le million, avait-elle dit timidement.

– Ce n'est pas un problème. Je compte mettre ma maison en vente.

Il avait accentué son sourire. Sans savoir pourquoi, elle avait rougi.

L'entrée de son patron suivi de Sam et de Jeanine avait mis fin à son trouble. Elle s'en voulait un peu de n'avoir pu contrôler une émotion d'adolescente alors qu'elle venait de passer la quarantaine et commençait à se remettre du divorce d'avec Jean.

*

Le TGV Atlantique traverse la Beauce à près de 300 km/h. Les vastes surfaces céréalières défilent sous les yeux rougis de Garance sans qu'elle y trouve le moindre attrait, sans qu'elle y porte une infime attention.

– Contrôle des billets, bonjour Madame.

Elle s'extrait de ses pensées brusquement, part à la recherche de son titre de transport, dans son sac, dans ses poches. Elle doit se lever pour attraper sur l'étagère son léger bagage qu'elle fouille en vain. Elle fixe le contrôleur, désemparée :

– Je ne sais plus où je l'ai fichu.

Un léger sourire bienveillant aux lèvres, il lui désigne du doigt le magazine posé sur la tablette d'où ressort une partie du coupon.

– Je suis confuse.

– Ce n'est pas grave, Madame, mais vous auriez dû le composer à la gare. – Face au trouble évident de Garance,

il sourit à nouveau et lui rend le billet sans verbaliser. — Pensez-y la prochaine fois.

Alors qu'elle se réinstalle sur son siège, la sonnerie de son téléphone portable se fait entendre dans son sac à main. C'est Stéphane :

— Garance, j'étais en voiture et je viens seulement de consulter mes appels. Comment vas-tu, ma chérie ? Je suis désolé pour ton père et je viens te retrouver le plus rapidement possible. J'annule mes rendez-vous de demain et te rejoins dès ce soir. Où es-tu ?

— Je suis dans le TGV. J'arrive à Vannes à 17 heures 27. J'ai loué une voiture. Il est à l'hôpital d'Auray. Sylviane m'y a donné rendez-vous. Je comprendrai si tu ne peux pas venir.

— Garance ! Je te dis que je prends la route ce soir pour Locmariaquer. Il n'est pas question que tu sois seule dans ces circonstances.

— Merci.

— Je t'aime, Garance.

*

Sylviane d'Arz a toujours les yeux fixés sur la mer, mais ce sont d'autres images qui défilent dans sa mémoire, celles d'un film datant de près de quarante années :

Elle était montée dans sa voiture. Il conduisait avec souplesse et précision et avait garé facilement la Peugeot 505 place de la mairie près de l'appartement doté d'une grande terrasse d'où l'on percevait tout l'ouest parisien et à deux pas de celui dont les baies vitrées donnaient sur le parc.

– Une chambre située au dernier étage y est rattachée, ainsi que deux parkings fermés au sous-sol. Les prestations sont de grande qualité: piscine et sauna communs, gardien. La climatisation dans toutes les pièces.

Il s'était montré très enthousiaste et elle avait insisté pour qu'il accepte de visiter le second appartement. L'affaire s'était vite réglée sur le premier. Ils étaient retournés à l'agence où il avait conclu avec son patron. Deux mois étaient passés. Elle l'avait accompagné pour la signature chez le notaire. En sortant il l'avait regardée, un léger sourire aux lèvres :

– Je vous invite au restaurant ?

Il était 16 heures, le ciel était sombre, une pluie fine et froide ruisselait sur leur imperméable. Surprise, elle avait hésité à répondre. Alors, c'est lui qui avait ajouté :

– Ce soir, vers 20 heures. Je veux tester Les Marronniers près de ma nouvelle résidence. En attendant, je vous propose un thé, en face, au Colibri.

Ils étaient devenus amants à peine une semaine plus tard.

*

– Capitaine Lacontelli ?

Joëlle le Tanter vient de lui transférer l'appel. Elle lui a simplement indiqué: « Émile, c'est l'hôpital. »

– C'est pourquoi, dit-il, une once d'inquiétude dans la voix.

– Docteur Brouel, légiste. Je viens de découvrir la cause du décès de Robert Tascon: il a été tué par empoisonnement.

Achévé d'imprimer en novembre 2020
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : novembre 2020
Numéro d'impression : 011488
ISBN : 979-10-96468-50-8

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert